

LES AMOURS PAYSANNES

(XVI^e-XIX^e siècle)

présenté
par Jean-Louis Flandrin



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Professeur d'histoire
à l'Université de Paris VIII,
Jean-Louis Flandrin s'est spécialisé
dans l'histoire de l'amour et de la vie sexuelle.
Ses principaux ouvrages sur le sujet sont
L'Église et le contrôle des naissances (Flammarion, 1970) ;
Les Amours paysannes (Gallimard/Julliard, 1975) ;
Familles (Hachette, 1976) ;
et *Le Sexe et l'Occident* (Éd. du Seuil, 1981).

© Éditions Gallimard/Julliard, 1975.

Une histoire de l'amour, aujourd'hui

A réfléchir en historien sur les amours d'autrefois, on n'innove pas : d'Homère à Michelet, l'amour a été l'un des grands ressorts de l'Histoire; et l'étude des mœurs et des coutumes des peuples, de leurs institutions privées, de leurs attitudes et de leurs croyances, constitue depuis Hérodote l'un des principaux domaines de Cléo. Ce qui est neuf, c'est notre manière d'aborder ce sujet.

Nous cherchons moins à décrire des coutumes étranges et pittoresques, des aventures hors du commun, qu'à comprendre les rapports qui ont dû exister entre les mœurs, les structures idéologiques, l'organisation sociale, la culture matérielle d'un groupe social; et, finalement, à éclairer notre propre comportement, à connaître ce qui l'a façonné et dans quelle mesure il est appelé à se transformer.

Ce sont, d'autre part, des méthodes d'analyse. Notre vocation n'est plus de présenter avec art des faits d'authenticité douteuse; nous voulons saisir la réalité historique directement, sans nous fier à ce qu'ont pu en écrire les historiens d'autrefois, aussi prestigieux soient-ils, ni à l'image qu'ont voulu donner de leurs amours les contemporains. Le témoignage qu'un document prétend apporter sur une réalité qui lui serait extérieure ne nous satisfait plus : la réalité qu'il nous appartient aujourd'hui d'analyser, c'est le document lui-même. Une lettre d'amour ne saurait rien nous apprendre de certain sur les sentiments et les intentions de celui qui l'a écrite; elle nous donne en revanche d'incalculables renseignements sur ce que, à une époque et dans un milieu social donnés, un amant pouvait écrire à sa maîtresse; ou, pour le dire autrement, sur la façon de faire l'amour par correspondance. Un roman d'amour devient une source historique

9 Une histoire de l'amour, aujourd'hui

précieuse, non sur ce que faisaient réellement les amants à l'époque qui lui sert de cadre, ni à celle où il a été écrit, mais sur les histoires d'amour de ce temps, même si une partie de la rêverie érotique a été censurée. Et cette censure même nous en apprendra d'ailleurs plus sur les attitudes sociales que de longs discours. Enfin, dans tout document, le langage, le vocabulaire, les associations de mots ou d'idées, sont éminemment révélateurs des structures mentales du scripteur, parfois de ceux pour qui il écrivait.

Le silence des paysans

Cette approche historique est-elle concevable pour l'étude des mentalités et des mœurs paysannes? Autrefois le peuple des campagnes ne lisait guère, écrivait moins encore. Sa culture, essentiellement orale, était transmise par la parole et par l'exemple. La correspondance amoureuse et les romans d'amour ne le concernent pas; quant aux documents écrits qui nous parlent de lui, ils n'émanent jamais de paysans. Nous ne pouvons connaître ces illettrés qu'à travers ce qu'en ont écrit des lettrés.

Allons-nous donc accepter sans critique les images littéraires des amours rustiques? Celles que nous proposent Daphnis et Chloé, l'Astrée et autres « bergeries »? Admettrons-nous au contraire l'image d'un paysan brutal, du rustre à peine humain, élaborée par toute notre culture courtoise et urbaine? L'image du paysan sentencieux ou bon vivant peinte par Noël Du Fail dans ses Contes d'Eutrapel? Celle du paysan païen, superstitieux et débauché laissée par les missionnaires de la Réforme catholique? Celle du paysan vertueux que l'on trouve chez tant d'auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles?

Les paysans connaissent-ils peu le besoin d'aimer, comme l'affirme un observateur de l'époque impériale auquel fait écho un éminent folkloriste de la III^e République? Garçons et filles de la campagne étaient-ils plus naïfs que ceux de la ville devant les choses de l'amour, ainsi que le prétendent certains citadins, ou plus réalistes et plus rusés comme le croient beaucoup d'autres? Étaient-ils spontanés et proches

de la nature? Ou suivaient-ils, pour manifester leurs sentiments, un rituel traditionnel et compliqué? La plupart de ces images sont vraisemblables, et elles nous sont proposées par de bons connaisseurs des campagnes d'autrefois; mais ce ne sont qu'images, à première vue contradictoires, d'une réalité que nous voudrions saisir directement.

Cette saisie directe a d'abord été rendue possible par les progrès récents de la démographie historique. Interrogés selon les méthodes sophistiquées mises au point par Louis Henry, les registres de baptême, de mariages et de sépultures nous livrent des données essentielles pour connaître la vie sexuelle des paysans aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ils nous permettent de savoir combien des nouveaux mariés avaient trouvé leur conjoint dans la paroisse même, combien dans les villages voisins et combien loin de chez eux; si les mariages étaient précoces ou tardifs; si l'époux était plus jeune ou plus vieux que l'épouse et quelle différence d'âge existait entre eux; quelle proportion des veufs et des veuves se remariaient, combien de temps après leur veuvage, et avec qui; si les couples étaient féconds ou malthusiens; combien d'enfants étaient conçus avant le mariage; et combien, nés hors mariage, étaient enregistrés comme illégitimes.

Sur tous ces points précis, nous pouvons maintenant contrôler les témoignages que littérateurs, ecclésiastiques et folkloristes nous ont proposés des comportements paysans. Et cette possibilité nouvelle explique largement le regain d'intérêt que les historiens d'aujourd'hui manifestent pour la vie sexuelle dans les campagnes de l'ancienne France. L'analyse démographique est même un outil si merveilleux, si conforme au goût du mesurable de la science moderne, qu'elle risque de faire méconnaître ses propres limites, et de faire oublier l'existence d'autres voies d'accès aux comportements et aux mentalités rurales. Au reste, si précieuses que soient les données chiffrées, elles ne peuvent nous dire ce qu'étaient les aventures amoureuses qui aboutissaient à ces conceptions pré-nuptiales et à ces naissances illégitimes. Pour les connaître, il faut analyser d'autres sortes de documents : ceux, par exemple, qui dorment dans la masse des archives judiciaires.

11 Une histoire de l'amour, aujourd'hui

Il en est de plusieurs types, comme on le verra plus loin; mais ils ont d'importants caractères communs. Tous racontent une histoire. Ils nous disent avec plus ou moins de détails entre quelle sorte de partenaires des relations amoureuses se sont établies; dans quelles circonstances; et ce qui en est résulté.

Ils nous rappellent aussi à chaque instant ce que fut le cadre de ces amours paysannes. Tout d'abord la communauté villageoise : unité administrative et religieuse, avec ses autorités, ses puissants, ses riches; entité économique, avec ses solidarités et ses exigences immémoriales; groupement humain, dans lequel rien ne peut survenir qui ne soit aussitôt observé, rapporté, colporté. La famille ensuite : famille restreinte, au sens actuel du mot, groupée sous l'autorité toute-puissante du père, soudée autour du patrimoine; famille élargie, qui souvent correspond aux nécessités du travail agricole, et rassemble des parents démunis, mais aussi des ouvriers et des domestiques dans une promiscuité quotidienne. C'est enfin un répertoire de lieux : les champs, les chemins creux, la grange, la sortie de l'église, le bal... Tous dessinent une géographie contraignante : la plupart des aventures qu'évoquent pour nous les archives ne sont jamais sorties de ces horizons étroits.

Les différents éléments de ces histoires ne sont pas tous à utiliser sur le même plan. Les uns sont incontestables et peuvent être comptés pour des réalités positives. Ainsi — sauf exceptions — l'identité de la fille, son âge, son origine géographique, sa condition sociale. D'autres sont beaucoup moins sûrs et sont souvent l'objet de dépositions contradictoires lorsque les amants désunis s'affrontent devant leurs juges : la vertu de la fille, les promesses de l'amant, les circonstances de la séduction, et l'identité même du séducteur. Il n'est pas impossible, dans certains cas, de détecter les déclarations mensongères — qu'elles aient été contestées ou non. Mais trop souvent on ne peut distinguer, à travers les témoignages contradictoires, ce qui s'est réellement passé.

En revanche toutes ces histoires, quelque rapport qu'elles aient entretenu avec la réalité, sont directement utilisables pour une recherche sur l'imaginaire, les attitudes collectives, les clichés de l'époque. Car, réelles ou inventées, elles peuvent se réduire à un nombre limité de stéréotypes caractéristiques.

Dans quelle mesure ces stéréotypes concernaient-ils les mentalités populaires? Des études entreprises systématiquement sur telle ou telle série tirée des archives judiciaires le diront peut-être un jour. Dès maintenant on peut observer que, malgré la diversité des tribunaux — et des coutumes conformément auxquelles ils rendaient la justice —, il paraît y avoir eu d'un bout à l'autre de la France des normes juridiques relativement homogènes, entretenant des rapports étroits avec la morale chrétienne du temps. Les prévenus, quelles que soient leur condition sociale et leur opinion propre, avaient intérêt à présenter leurs affaires conformément aux règles qui structuraient la mentalité des juges. Au besoin, leur avocat ou procureur leur avait fait la leçon.

Les attitudes propres au milieu rural apparaîtraient-elles mieux au niveau de l'expression, du vocabulaire utilisé par les déclarants? Là encore les documents judiciaires doivent être suspects. On rencontre, il est vrai, quelques expressions savoureusement populaires. Mais ce sont perles rares, et plus encore aux XVII^e et XVIII^e siècles qu'au Moyen Age. De plus en plus, les greffiers ont traduit dans leur propre langage ce qu'ils entendaient. De sorte qu'il est d'ordinaire très difficile de distinguer, dans les comptes rendus d'interrogatoire, les mots et les notions authentiquement populaires — ceux du déposant —, de ceux qui viennent du greffier ou qui ont été soufflés par l'inquisiteur.

On trouve aussi, dans les archives judiciaires, des requêtes émanant de paysans et dont l'authenticité semblerait confirmée par la naïveté juridique de l'argumentation. Il faut admettre, cependant, que plus ou moins illettrés, ces paysans avaient normalement recours à leur curé, à un protecteur laïc, ou à l'écrivain public pour rédiger leurs suppliques. Là encore leur pensée a été exprimée et vraisemblablement déformée par des lettrés. D'ailleurs comment des documents rédigés en français — langue des élites et de l'administra-

tion — pourraient-ils nous faire entendre la voix de gens qui parlaient normalement des dialectes locaux? Si l'on veut avoir des chances d'entendre un langage authentiquement paysan, il faut le chercher dans les recueils régionaux de proverbes et dictons patois.

**Proverbes, chansons,
images**

C'est par les proverbes que s'exprimait et se transmettait la sagesse paysanne. Cela nous est affirmé dès le XII^e siècle par l'auteur des Proverbes au Vilain, et c'est vrai jusqu'à nous. Pendant toute cette période, la culture savante a puisé à cette source rustique, et il existe donc quantité de sentences populaires fixées par l'écrit, éparses dans notre littérature ou rassemblées en recueils.

Malheureusement, ceux qui les faisaient entrer dans le trésor littéraire de la France avaient à cœur de les en rendre dignes en les pliant aux normes esthétiques, voire morales, de l'époque : ainsi des Proverbes au Vilain qui se présentent comme une suite de strophes de six sixains. Plus grave encore : les proverbes rassemblés dans les anciens recueils en français n'étaient pas tous d'origine populaire. Beaucoup venaient directement de la Bible et des auteurs de l'antiquité grecque et romaine.

Les proverbes transcrits en dialecte constituent des documents beaucoup plus sûrs. Pas totalement cependant. Car ceux qui les ont publiés avaient souvent pour but d'illustrer une langue chérie par les notables locaux, autant que parlée par les paysans. On peut donc craindre que certains grands recueils ne présentent pêle-mêle des proverbes collectés dans les campagnes, et d'autres qui n'ont jamais circulé qu'en ville, ou qui même ont été purement et simplement traduits du français en patois par un bourgeois provincialiste.

On ne peut se fier qu'aux proverbes dont on sait qu'ils ont été recueillis auprès des paysans d'un lieu précis, par des érudits sérieux cherchant à rassembler un matériau pour l'étude des mentalités paysannes. On n'en trouve guère qu'aux XIX^e et XX^e siècles, et cela nous invite donc à élargir

le cadre chronologique de l' « ancienne France » pour aboutir à une analyse plus fine sur le plan de la sociologie et de la géographie. Car il ne s'agit pas de retrouver à travers les proverbes une mentalité populaire immuable, une commune sagesse des nations qui se serait formée dans la nuit des temps; mais d'établir l'existence, à une époque donnée, d'une attitude donnée, dans une région donnée. Il est par suite essentiel de savoir comment les proverbes publiés ont été recueillis.

Il faut enfin prendre conscience de ce que les proverbes ne nous permettent pas d'appréhender tout des attitudes paysannes : ils n'en montrent que la sagesse; une sagesse volontiers pragmatique, terre à terre, caustique. Mais ils nous parlent peu des passions, de la tristesse, de la sentimentalité, que soulignent au contraire les vieilles chansons d'amour.

Mais peu de régions possèdent un répertoire aussi particulier que celui de la Corse, où la jalousie, la vengeance et l'honneur façonnent une thématique profondément originale. La plupart des recueils provinciaux l'attestent : sous des formes légèrement différentes, les mêmes chansons se retrouvent dans des provinces fort éloignées. Or, s'il est possible d'établir, pour certaines d'entre elles, qu'elles ont été entendues en tel lieu et telles circonstances, on voit mal dans quelle mesure elles peuvent caractériser des mentalités. Les proverbes structurent la pensée populaire; il ne paraît pas en être de même des chansons. Elles ne porteraient clairement témoignage que sur leurs auteurs et sur le milieu où elles sont nées : mais il est bien rare que l'on puisse connaître cet auteur ou ce milieu lorsqu'ils sont paysans.

On négligera, à plus forte raison, la littérature de colportage et les images d'Épinal. Elles étaient pourtant vendues — voire destinées — à un public populaire qu'elles ont certainement marqué. Mais livrets et estampes populaires posent, pour notre propos, des problèmes trop complexes, auxquels on s'est encore trop peu attaqué.

Du point de vue des lettrés, les livres de colportage étaient populaires en ce qu'ils étaient achetés et lus par le peuple; mais nous savons qu'il s'agissait pour l'essentiel de réédi-

15 Une histoire de l'amour, aujourd'hui

tions — sans véritable effort d'adaptation à un nouveau public — d'œuvres anciennement destinées aux élites. Et pour les illettrés ces livres représentaient une culture savante fort différente de leur culture orale traditionnelle. Or nous voyons encore très mal quels éléments de cette culture savante dépassée ont réellement pénétré dans la culture populaire, et en quoi ils l'ont transformée.

Quant aux images dites « d'Épinal », elles ont, certes, le mérite d'avoir directement été faites pour le peuple. Mais on ne sait dans quelle mesure elles tentaient de coller à l'idéologie populaire; dans quelle mesure elles ont, au contraire, eu pour fonction de transformer cette idéologie et si elles y sont parvenues.

Il existait pourtant des œuvres d'art incontestablement créées par le génie populaire. Je pense, par exemple, aux motifs figuratifs ou symboliques que l'on trouve parfois sur les objets en bois des montagnards du Queyras. Motifs traditionnels, sculptés par des non-professionnels, sur des objets d'usage paysan, ils constituent un témoignage direct sur la mentalité de ces montagnards. On en trouverait bien d'autres dans d'autres régions. Il reste à interpréter ces témoignages iconographiques sans y plaquer nos propres associations mentales : ce qui n'est pas facile lorsqu'on n'a pas pour guide des documents manuscrits.

Gestes, rites, coutumes

On rencontre des difficultés tout aussi grandes lorsqu'on veut interpréter les attitudes et les gestes caractéristiques des relations amoureuses dans les campagnes. Nombre d'observateurs les ont décrits avec précision. Les uns ont mis l'accent sur leur caractère rituel; d'autres y ont vu surtout un témoignage de la « rusticité » — au sens de grossièreté, de brutalité — des amours rurales.

De fait, quelque naturels et spontanés que ces gestes et attitudes puissent paraître à ceux qui les vivent, il est clair qu'ils sont caractéristiques d'une culture. Par ailleurs, quelque traditionnels qu'ils puissent être, ils structuraient

des émotions et des sentiments. Mais que pouvons-nous savoir de ces émotions et sentiments qui ne sont extérieurement perceptibles que par ces attitudes et ces gestes? Les appeler « rustiques », c'est dire seulement qu'ils étaient étrangers aux non-paysans qui les ont décrits. Lorsqu'on veut rester objectif, on ne peut donc que les décrire; chercher quelles relations ils entretenaient avec l'ensemble des comportements observables dans le milieu rural considéré; et se demander avec quelles images des amours paysannes ils sont compatibles.

Autres témoignages directs difficiles à déchiffrer : les rites qui présidaient au choix du conjoint, à la demande en mariage, aux accordailles et aux noces. Ici la difficulté est d'abord de comprendre ce sur quoi ils peuvent témoigner : sur les structures culturelles et sociales de l'époque où ils ont été observés? Sur des structures antérieures et, pour l'essentiel, disparues? Sur un mélange des deux? Depuis plus d'un siècle les folkloristes — ou les ethnologues — en discutent, et je n'ai pas l'intention d'intervenir ici dans leurs débats sur l'interprétation de ces rites.

Il reste qu'on ne peut parler de la vie sentimentale et sexuelle des paysans, ni des contraintes sociales et culturelles qui pesaient sur elle, sans prendre en considération les coutumes de fréquentation des jeunes gens, de choix du conjoint, de demande en mariage; certains des rites du mariage; les charivaris et les autres punitions traditionnelles infligées à ceux qui — sans violer les lois — avaient transgressé quelques-unes des règles de la morale villageoise.

Ces coutumes ont surtout été décrites par des observateurs des XIX^e et XX^e siècles, à l'âge d'or du folklorisme, et l'on doit se demander s'il est légitime d'utiliser ces descriptions pour évoquer les mœurs rurales du XVI^e au XVIII^e siècle. La vie sexuelle a évolué : les statistiques démographiques en témoignent. Cependant les variations quantitatives qu'elles attestent n'impliquent pas de nécessaire mutation des structures. Si nous n'avions sur ces structures culturelles que des données datées des XIX^e et XX^e siècles, il me paraîtrait plus légitime de supposer l'existence de structures analogues au cours des trois siècles précédents que de prétendre

écrire une histoire des mœurs sans référence aux spécificités de la culture paysanne.

D'autant que les observateurs ont tous noté le caractère archaïque et traditionnel des coutumes qu'ils décrivaient. Nous ne pouvons sans absurdité supposer qu'elles sont de création postérieure au XVIII^e siècle, alors que nous les voyons au contraire s'effacer, à mesure que notre « civilisation » pénètre les campagnes, et qu'elles ne sont compréhensibles que dans le cadre d'une culture et d'un mode de vie différents des nôtres.

Au reste, on trouve effectivement, dans les documents anciens, la trace de coutumes tout à fait analogues à celles qu'Arnold Van Gennep a décrites dans son Manuel du folklore français contemporain¹. Pour les XIV^e et XV^e siècles, Roger Vaultier les a mises en évidence au terme d'une étude attentive des lettres de rémission des rois de France². Pour l'époque moderne — qui n'a pas encore bénéficié d'études semblables — on se contentera provisoirement des mentions qu'en font les auteurs littéraires et les sources ecclésiastiques. Faute de supposer une grande stabilité de la culture paysanne, on n'aurait pas cherché ou pas compris les brèves allusions que les vieux documents peuvent faire à des coutumes bien décrites au XIX^e siècle; et l'on aurait pu mettre en doute ce qu'ont écrit des auteurs comme Noël du Fail ou Rétif de La Bretonne. A un moment donné de la recherche historique — celui où j'écris ce livre — il me paraît donc utile de rapprocher les données folkloriques contemporaines, modernes et médiévales, et d'en souligner les analogies plus que les différences, pour définir les mœurs d'une ancienne France rurale : un monde qui achève de disparaître sous nos yeux.

Une histoire en chantier

Des amours paysannes, aucune des sources qui viennent d'être présentées ne saurait nous proposer une image satisfaisante. D'une part, notre information reste largement incomplète, fragmentaire, trop souvent monographique — on le verra. En outre, ce sont des témoignages partiels et quel-

quefois partiels, qu'il convient de confronter et de corriger l'un par l'autre. A chaque moment de ce livre, il conviendra de les interroger et de comparer leurs réponses; de reconnaître aussi leurs silences.

Car l'histoire de ces amours, joies et drames, gestes insignifiants au regard de l'Histoire, écume dispersée de vies sans souvenir, reste en grande part problématique. Voici vingt ans, elle n'eût pas été jugée digne de retenir l'attention d'un chercheur. Avant dix ans, de nouvelles enquêtes seront venues bouleverser ce premier bilan. De méthodes d'analyse plus fines, de collectes documentaires plus vastes, de comparaisons dans l'espace ou dans le temps, on peut attendre beaucoup. Aussi bien est-ce d'une recherche en chantier que l'on a voulu donner ici l'image. Le procédé même que l'on a retenu pour en présenter les résultats provisoires — du plus sûr, qui est souvent le plus extérieur, au plus incertain — voudrait en témoigner.

La règle du jeu

Bergeries, pastourelles,
violences rustiques des vilains...

Des amours paysannes d'autrefois
nous ne connaissons que l'image déformée
qu'en ont laissée nobles et bourgeois.

Peut-on aller plus loin ? Peut-on faire parler
ce monde rural muet et sans mémoire ?

Jean-Louis Flandrin présente ici
un essai d'ethnographie historique.

Le folklore a fixé gestes et clichés ; la loi
de l'Église et de l'État a marqué des interdits ;
les archives judiciaires évoquent les contraintes
sociales et leur transgression ; les comptages
des démographes restituent le temps long des
comportements collectifs. Confrontés,
recoupés, ces témoignages partiels restituent,
des obsessions adolescentes aux liaisons tragiques,
du mariage aux déviances,
le code amoureux d'une société traditionnelle.

a ARCHIVES
GALLIMARD
JULLIARD



9 782070 291816

ISBN 2-07-029181-2 A 29181



Extrait de la publication